

vous croyais pas si avancés et j'espérais par des procédés honnêtes de déterminer à m'accepter pour époux.....

—Vous appelez procédés honnêtes un empoisonnement, un enlèvement ! scélérat !.....

—Scélérat tant que vous devez ; chacun entend la morale à sa manière. En attendant, il est bon de vous assurer que je ne me désisterai point du droit que me donne la supériorité de ma position. Vous voyez donc bien qu'il faudra vous désister vous-même.

—Jamais ! m'écriai-je.

—Je vous y forcerai M. le comte, dit-il avec fureur.

—Plutôt mourir mille fois !

—Vous mourrez, monsieur le comte, vous mourrez !.....

—Et sa main était toujours levée sur Maria.

—Une idée soudaine passa dans mon esprit ;

—Tu n'almes point Maria ? lui dis-je après un moment de silence.

—Je pourrais me dispenser de répondre à cette question, dit l'homme du crime avec un sourire amer. Mais je suis bien aise de vous prouver ma franchise. J'aime Maria, comte, d'abord parce qu'elle est belle, ensuite parce qu'elle est riche ; mais sa fortune est ce qui me charme le plus.

—Ainsi donc, si tu avais sa fortune ?.....

—Je livrerais Maria.

—Tu dis vrai.

—Je dis vrai.

—Collard, je suis riche !.....

—Je le sais.

—Je n'ai plus de parents !

—Je le sais !..... dit le monstre en considérant avec complaisance la lame de son poignard.

—Ma fortune te satisferait-elle ?

—Elle est immense et séduisante !

—Eh bien, elle peut devenir la tienne !

—Que faut-il faire ?

—Jure de renvoyer Maria libre.

—Je la renverrai libre !..... Je le jure !

—Et je te fais donation de tous mes biens.

—Vous consentez donc à mourir, car à quoi bon votre fortune, si la possession n'en était pour moi immédiate ?

—Je consens à mourir !

—Voilà qui est raisonnable !.....

Et cela... aujourd'hui ?.....

—A l'instant même, m'écriai-je.

—J'accepte votre proposition, dit Collard : mais quelle garantie ?.....

—Et je briserai mon épée par le milieu.

—Collard était rayonnant de satisfaction. Maria leva sur moi des yeux égarés, et retomba sur les carreaux.

—La tête me brûlait !..... J'étais hors de moi.

—Vous allez donc écrire votre donation, dit le monstre, qui ne quitte point l'infortunée fille d'Anna.

—Ma donation sera écrite sur-le-champ, ajoutai-je.

—Puis mon poignard la rendra exécutoire.

—Je te livrerai ma tête !.... Mais Maria ?

—Maria sera libre après..... De nouveau je le jure !

—En ce moment un nouveau bruit de pas précipités parvint à mes oreilles du milieu des ruines.

—Qui me garantira ton serment ? lui dis-je.

—Un témoin conduira Maria au sein de sa famille.

—Et ce témoin quel est-il, demandai-je ?

—Antonio !!! cria d'une voix forte un homme qui s'élança dans la salle par la porte du fond.....

—C'était Antonio lui-même !.....

—Je l'avais à peine reconnu qu'une détonation d'arme à feu se fit entendre !..... Collard était tombé à côté de Maria !..... Le sang coulait des flancs du monstre !

—Je remplis ma promesse, me cria Antonio, Monsieur le comte, sauvons Maria !..

—Comme si la foudre avait éclaté sur ma tête, j'étais muet d'étonnement.....

—Sauvons Maria ! répéta Antonio.

—Je soulevai mon épouse dont le visage était couvert d'une pâleur mortelle, et, la prenant dans mes bras, je me hâtai de quitter ce lieu.

—L'heure de la délivrance avait sonné.

Après une longue marche pénible, je vis arriver auprès de moi plusieurs personnes parmi lesquelles je reconnus le duc d'Albino, mon oncle, et le pasteur qui nous avait accueillis au presbytère.

—Inquiet de mon absence et supposant que l'espoir de retrouver Maria m'avait fait quitter la maison hospitalière, sur la déposition d'un habitant de la contrée qui assurait avoir vu deux hommes suivre le bord du torrent, le duc et sa suite avaient pris le sentier montagneux qui conduisait aux ruines du château noir.

—Quelle ne fut pas leur surprise et surtout leur joie en revoyant Maria ! Avec empressement ils m'aiderent à lui prodiguer les soins que demandait sa position.

—Une singularité me frappa : pendant que j'étais occupé à rendre des soins à Maria, Antonio avait disparu. Ce fut en vain que je le cherchai autour de moi ; il me fut impossible de savoir ce qu'il était devenu. Cet homme était sans doute bien coupable ; mais son dévouement dans cette dernière circonstance, et surtout son repentir, avaient éclaté avec tant de force et de vérité, que je regrettai vivement que sa disparition m'eût ôté le moyen de lui témoigner toute la compassion, et même le vif intérêt qu'il m'avait inspirés.

—Deux jours après, mon épouse était entièrement remise, et nous reprenions la route de Naples où la nouvelle de ces tristes événements s'était déjà répandue.

X

L'INCENDIE

—Maria me raconta qu'enlevée mourante de la chapelle où le ministre de Dieu avait uni nos destinées, elle ne revint à la vie que lorsqu'elle eut été transportée dans le formidable *château des ruines* ; mais que, durant le court espace de temps qu'elle y fut renfermée, elle tomba dans un délire affreux qui ne la quitta pleinement que peu d'instant avant sa délivrance.

Jusqu'alors elle se souvenait de n'avoir vu que deux personnes, qu'elle ne connaissait nullement. L'une était un vieillard sexagénaire d'un extérieur hypocrite et ignoble ; l'autre était un jeune homme, à la fleur de l'âge, dont l'aspect lui inspirait une horreur invincible, malgré les prévenances dont il la rendait l'objet, elle supposait néanmoins que celle-ci avait de l'autorité sur l'autre, car sa volonté était une loi que le premier exécutait toujours avec un empressement servile.

—Je l'interrogeai aussi sur la cause des gémissements qu'elle avait proférés, par lesquels sa présence dans le château m'avait été révélée, et qui avaient attiré mes pas du côté où elle était renfermée. Elle m'apprit que, vers le milieu de la nuit, elle avait vu passer auprès d'elle, dans l'appartement qu'elle occupait, une ombre d'un aspect terrible dont elle avait été beaucoup effrayée. C'était le spectre qui m'était apparu à moi-même. Comme moi, elle avait été frappée des accents lugubres qui firent mugir l'écho des ruines, et l'éclat répété de la foudre, joint à l'obscurité profonde qui l'environnait, avait achevé de livrer son âme à l'épouvante.

—Sur les renseignements que je fournis à l'autorité civile de la ville de Naples, des recherches rigoureuses furent faites dans les ruines du château noir. Quelques traces de sang nouvellement versé, qu'on trouva dans la salle où était tombé le ravisseur de Maria, justifiaient ma déclaration ; mais, à l'égard des personnes dont j'avais signalé la présence, toutes les perquisitions furent sans résultat. Après plusieurs recherches inutiles, on désespéra de rencontrer dans ce lieu funeste les scélérats qui l'avaient habité.

—Collard était donc disparu !... Mais était-il réellement mort comme je l'avais d'abord supposé, ou, blessé seulement par Antonio, avait-il quitté le château pour se soustraire à la vindicte publique ?

—Cette cruelle supposition se changea en certitude par la lettre suivante que je reçus d'Antonio :

—Monsieur le comte, vous aurez trouvé étrange ma disposition, après la délivrance de Maria. En voici les motifs. Lorsque je vous vis au milieu de vos amis, je jugeai que vous n'aviez plus besoin de mes services, et, je pris le parti de me soustraire par la fuite à la présence de ceux qui, avec raison, m'auraient considéré comme un monstre digne de leur haine, et dont le juste ressentiment aurait pu m'exposer à toutes les rigueurs de la justice humaine.

—Je vous dois cependant quelques explications sur ce qui s'est passé dans le château des ruines après que l'escalier en s'écroulant m'eût entraîné dans sa chute.

—Tombé au milieu des décombres, je ne tarai pas à recouvrer mes esprits, et je me trouvai par hasard auprès d'une porte masquée par un monceau de ruines, et sur le seuil de laquelle j'avais roulé, sans éprouver aucune blessure. J'avancai en tâtonnant, et, après avoir franchi un escalier sombre et sinueux, je me trouvai au premier étage du château. Je suivis alors la direction d'un bruit de voix que j'entendais, et j'arrivai dans une salle immense, faiblement éclairée par un seul flambeau. Sur une table, un pistolet attira mes regards ; je m'en emparai comme d'un moyen de salut.

—Cependant l'ouragan, qui de toutes parts pénétrait dans le château, éteignit le flambeau, et je me trouvai dans l'obscurité. Tandis que je cherchais à m'orienter dans ce lieu inconnu, je vis s'avancer vers moi le même spectre qui nous était déjà apparu au-dessus de l'escalier du vestibule.

—Sans considérer le danger que je pouvais courir, je me précipitai sur lui, bien résolu d'éclaircir le mystère de cette apparition. Ma surprise fut extrême, lorsque le spectre, comme saisi d'un effroi subit, prit la fuite devant moi. Je me hâtai de le poursuivre. Tout à coup, dans sa course rapide, le visage brillant, dont son corps long et noir était surmonté, se détacha de ses épaules, et vint tomber à mes pieds, où il se brisa en morceaux. Je compris que cette tête factice n'était autre chose qu'un globe de verre peint, auquel une lumière intérieure donnait un aspect hideux et diaphane, et dont le faux spectre se servait pour effrayer ceux qui oseraient pénétrer au milieu des ruines. Furieux à cette découverte, et persuadé que je n'avais qu'un homme devant moi, je m'élançai promptement, et l'ayant bientôt atteint, je le sommai sous peine de la vie de me dire qui il était. Il m'avoua qu'il se nommait Montal, et qu'il était venu dans le château à l'instigation d'un nommé Collard ; c'est, je le suppose, le même seigneur français qui fit enlever Maria.

—Montal, que l'ombre de la nuit empêchait de me reconnaître, m'apprit encore que son digne émule habitait depuis plusieurs mois ce lieu redouté, d'où il se rendait à Naples à des épo-